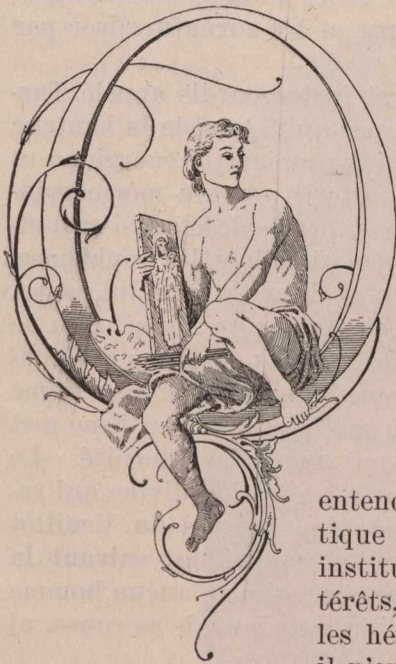


La Défense de la Religion Catholique et de l'Eglise Romaine ⁽¹⁾



UE représentera dans la presse, que défendra, au Canada, le fondateur de *la Vérité*? La Religion catholique et l'Eglise Romaine. La Religion et l'Eglise, voilà le commencement, le milieu et la fin de tous ses discours; voilà le premier moteur, la pensée vivifiante, la résolution intelligente et courageuse de tous ses articles. Rien, pas une phrase, pas un mot, pas une syllabe pour ce que les enfants des hommes entendent par les grands mots de politique et d'économie sociale. L'ordre des institutions, l'ordre du travail et des intérêts, en tant que les philosophes et les hérétiques les ont séparés de Dieu, il n'en a cure, il les dédaigne. Mais il veut que Celui qui règne dans les cieux,

(1) Mgr Justin Fèvre, directeur de la *Revue du Monde Catholique*, veut bien communiquer à la *Revue Canadienne* un chapitre d'une *Vie de J. P. Tardivel*, qu'il est en train de publier. Nous sommes heureux de faire part à nos lecteurs de cette primeur littéraire, tout en les avertissant que nous ne nous rendons pas solidaire de tous les jugements portés en cet article. Nous ne voulons pas faire de la *Revue* un foyer de polémiques. Nous voulons lui garder cette sérénité qui convient aux questions d'art, de science, d'histoire et de l'économie sociale. C'est donc simplement comme document historique, de nature à intéresser nos compatriotes, quelque soit leur opinion, que nous donnons l'hospitalité dans notre *Revue* à une partie de l'oeuvre du distingué prélat.—(N. de la R.)

de qui relèvent tous les établissements des hommes, soit le grand Etre auquel les hommes ramènent leurs efforts; il veut qu'il soit le Seigneur des seigneurs qui fasse, par dessus toutes les institutions et tous les hommes, respecter son inamissible empire. La religion embrasse tout dans sa lumière et dans son amour; elle doit régler tout par ses enseignements et ses lois. L'Eglise est le couronnement divin de toutes les institutions sociales; le coeur plein de miséricorde et les mains pleines de grâces, elle doit les appuyer sur son roc et les surnaturaliser par son ministère.

Aussi des hommes clairvoyants et justes ont-ils appelé Tardivel, le Veillot du Canada. Non pas qu'il possède la hauteur de vues, la profondeur de pensée, la perspicacité énergique et éloquente du publiciste français: mais il part du même principe, il procède avec la même logique, il subodoe aussi savamment l'erreur, il résout avec la même habileté les sophismes. Intransigeant comme Veillot, moins ironiste que lui, aussi grand par l'âme et par la foi, il ne pense pas qu'il y ait rien de mieux à défendre sur la terre que les intérêts des âmes et l'honneur de Dieu. Simple laïque comme Veillot, soumis comme lui à la Sainte Eglise, inamovible à son humble place, il ne met rien en ce monde, au-dessus des espérances de l'éternité. Le lien divin qui rattache tout à Dieu; l'institution divine qui ramène tout à Jésus-Christ, voilà le thème éternel du Veillot canadien. Et puisque l'homme est grand ici-bas, suivant la grandeur de la cause qu'il sert, je ne pense pas qu'aucun homme sensé puisse contester à Tardivel ni la grandeur de sa cause, ni la noblesse de son dévouement.

Mais quelles raisons particulières a eues Tardivel pour s'obstiner si dignement à la défense de ces deux causes, dans un pays dont la foi et les vertus ne paraissent pas réclamer un si exclusif héroïsme? Deux raisons: la première c'est que le Canada est partagé entre deux confessions: le protestantisme et le catholicisme et que, chez les catholiques, la pureté de leur foi, la droiture de leur conduite, la probité même de leur gouvernement sont mises en péril par les sirènes du libéralisme.

Les hommes de notre temps, infatués comme ils sont la plupart, ne paraissent pas comprendre la perversité spécifique du

protestantisme. Sans doute, parmi les protestants, il y a des gens honnêtes et braves; parce qu'ils sont protestants comme nous sommes catholiques, par principe d'autorité et selon les usages de la tradition; ils sont nés protestants, ils ont été instruits et élevés dans le protestantisme; ils ne connaissent rien que le symbole étroit et les lois fragiles de leur secte; et, s'ils sont de bonne foi, s'ils pratiquent toutes les vertus possibles à



JULES-PAUL TARDIVEL

leur faiblesse, ils appartiennent à l'âme de l'Eglise. Mais le protestant qui s'est fait lui-même, qui s'est formé lui-même sa foi par la lecture de la Bible, qui se flatte d'en avoir pénétré le sens juste, sans doute ni illusion possibles; c'est d'abord un homme qui règle lui-même ses rapports avec Dieu et qui se donne le double tort: de faire sans titre une chose que Dieu a ordonnée souverainement, et de faire lui-même, à Dieu, sa part

d'adoration, plus ou moins grande, selon son bon plaisir, quand Dieu s'est expressément réservé, comme un Dieu jaloux, tout honneur et toute gloire. Ensuite le protestant qui se permet, contre la divinité, ces deux empiètements monstrueux, c'est un homme, qui croit tellement à la supériorité de son génie, à l'infailibilité de son esprit, qu'il ne peut pas être dans l'erreur ou qu'il n'y a pour lui que des croyances provisoires; dans le premier cas, il est fou, dans le second, c'est au moins un sot. Enfin, le protestant, le vrai protestant, qui a opéré cette double merveille d'un symbole irréfragable et d'une loi parfaite, ou d'un symbole vacillant et d'une loi sans force, tombe, quelle que soit sa persuasion, en lui-même, dans le néant; contre les autres, dans le fanatisme. Indifférent à tout, excepté à sa morgue il se met très au-dessus des autres hommes et ne peut prendre qu'en immense pitié, ceux qui refusent d'adhérer à ses chiffons de doctrine. Simple citoyen, il se cloître dans son néant orgueilleux; détenteur du pouvoir, il persécute. La tolérance qu'ils réclament tous pour s'établir, ils la foulent tous aux pieds dès qu'ils sont les maîtres.

Trait singulier mais très réel. Les sectes protestantes, si elles sont irréductibles entre elles, ne sont autre qu'un état de guerre civile; et, quelle que soit, entre elles, leur manière d'être, haïssent d'une haine inextinguible la religion catholique et l'Eglise Romaine. Même quand ils n'ont rien dans l'âme et c'est le cas ordinaire, étant tous, sous le rapport spirituel, extraordinairement pauvres, les protestants ont toujours, contre les catholiques, une âpreté de haine qui ne le cède qu'au fanatisme judaïque. Hérétiques et schismatiques, rebelles à Jésus-Christ et au Dieu des deux Testaments, ils vouent tous à l'abomination le doux vicaire de Jésus-Christ; et s'ingénient, *per fas et ne fas*, à pervertir ses coréligionnaires ou à confisquer leurs droits. Imaginer une coexistence pacifique entre la religion et l'hérésie, entre le protestantisme et l'Eglise Romaine, cela ne se peut concevoir que par l'abatardissement des croyances de part et d'autre et par la dégradation réciproque des mœurs. Si les catholiques sont de vrais croyants, ils cherchent à faire des prosélytes et à museler les bêtes féroces; si les protestants croient eux-mêmes à leur religion personnelle, ils cherchent à pervertir les chrétiens ou à les dompter.

Donc publiciste dans un pays où le protestantisme est une croyance et une puissance, Tardivel, comme catholique de marque, devait le combattre; il ne devait pas moins combattre le libéralisme, qui est aussi, au Canada, une illusion très répandue, caressée surtout des hommes au pouvoir.

Le péril du protestantisme provient, pour les catholiques, de ce que le protestantisme n'a ni prêtres, ni évêques, ni pape; il n'a pas d'église enseignée, puisque tout protestant est son propre pape, par conséquent, il n'a pas besoin d'Eglise enseignante: il est l'antithèse du catholicisme. Un catholique, qui le voit fonctionner ainsi, est incliné à croire qu'il n'y a point d'Eglise; c'est une inclination à l'apostasie. Or, le libéralisme est en politique la même chose qu'est en religion le protestantisme. Le protestantisme niait absolument l'Eglise enseignante; le libéralisme la nie seulement dans son rapport avec l'ordre civil et politique. Le libéralisme coupe l'homme en deux: il admet que l'homme, en tant qu'être baptisé, en tant que chrétien, dépend de la hiérarchie ecclésiastique; il exige que l'homme, en tant que citoyen, ne relève ni du pape, ni des évêques. D'après lui, on peut être, on doit être chrétien en religion et non-catholique, en sociabilité. Partout où le libéralisme est reçu comme vérité sociale; partout où la déclaration des droits de l'homme et du citoyen est opposée au devoir du chrétien et du catholique, c'est l'anti-christianisme qui règne dans le gouvernement d'un peuple. Et quand l'antichristianisme, l'antipapisme est la charte d'un gouvernement, il est fatal que, dans un délai plus ou moins long, ce gouvernement conduise la société à l'apostasie.

Lorsqu'une société est catholique en masse, comme la province de Québec, si le gouvernement civil est anticatholique, ou si vous l'aimez mieux, libéral, c'est le devoir strict de tout catholique, dans cette province, de combattre ce gouvernement, toutes les fois que ce gouvernement fait acte de sectaire libéral; autrement, si le catholique se prête aux agissements sectaires du gouvernement, il va tout droit à la révolte; comme chrétien, il s'achemine à l'apostasie.

La présence simultanée du protestantisme et du libéralisme au Canada offre donc pour le salut des âmes, un double péril.

Ce qui aggrave ce péril, c'est qu'il reste, dans le clergé, quelques résidus des erreurs gallicanes, et qu'il y a, dans les partis politiques, une égale infatuation de libéralisme. Dans la province de Québec, rouges ou bleus, progressistes ou conservateurs, ils se disent tous catholiques, mais ils nient qu'ils soient libéraux ou, s'ils le sont, ils affirment que c'est d'une manière innocente, ce qui est bien la pire façon de l'être, puisqu'on l'est sans le savoir peut-être, et certainement sans l'avouer. A entendre ces intrigants, on ne peut trouver, au Canada, une seule des erreurs modernes. La peste libérale n'a pas traversé l'Atlantique; ou si elle est passée dans l'Amérique du Sud, l'Amérique du Nord en est indemne. A la rigueur, on pourrait concéder que les Etats-Unis ne l'ignorent pas tout à fait; mais la province de Québec est un pays merveilleux où le diable n'a jamais mis le pied, où le vent pestilentiel de l'enfer n'a pas soufflé, où tout le monde est parfait catholique. Seulement dans cet heureux pays, si exemplairement catholique, dès que l'épiscopat demande quelques corrections aux lois civiles, pour s'y refuser, on prétexte immédiatement le danger de la guerre sociale. On est aveugle ou contradictoire au Canada et ce double malheur n'est qu'un voile pour l'hypocrisie ou pour la lâcheté, à moins que ce ne soit pour les deux à la fois, un banal prétexte.

Tardivel sonde d'une main courageuse les plaies de son pays. Nous avons, dit-il, d'abord le gallicanisme *politique*. La religion catholique est une institution bonne pour certains journaux, pour certains hommes publics, mais bonne seulement tant qu'elle peut servir à leurs fins. Ces hommes sont pour l'Eglise toujours, mais à une condition, c'est que l'Eglise leur serve de piédestal et ne fasse jamais rien qui les contrarie. Sous prétexte de ne point faire, de la religion, la servante de la politique, ces hommes en sont arrivés à séparer complètement les affaires publiques de la religion, à séculariser la politique, à la soustraire à toute influence spirituelle. — Il y a parmi nous le gallicanisme *religieux* qui a fait tant de ravages en France et qui s'est manifesté surtout pendant le Concile du Vatican. C'est un esprit *national*, or le nationalisme en religion est aux antipodes du catholicisme. Invoquant hypocritement le respect et l'obéissance dus aux autorités religieuses du pays, il cherche

sans cesse à créer des obstacles à ceux qui vont à Rome. Empêcher les catholiques de communiquer librement avec le centre de la catholicité, c'est, pour certains gens, oeuvre pie. Du moment qu'un catholique, fidèle, prêtre ou évêque, a recours au Saint-Siège, on l'accable d'injures, on le traite de mauvais catholique, de révolté.

Sur le terrain de l'éducation, l'esprit maçonnique travaille avec une grande facilité. Le choix des livres par le gouvernement, le peu de cas qu'on fait des désirs du Comité catholique, les thèses hardies sur l'enseignement de l'Etat et l'instruction obligatoire: tout cela indique un pays travaillé par l'idée maçonnique. Le Canada doit étudier l'histoire de la Belgique en 1842; il y verra projeté, comme dans un miroir, le péril qui le menace. Enfin les endormeurs, les endormis, les tièdes, les indifférents contribuent beaucoup à entretenir le malaise. Partisans d'une fausse paix, d'une paix qui laisserait le mal maître du terrain, ils s'élèvent sans cesse contre ceux qui troublent leur quiétude. Non contents de ne point lutter, ils veulent empêcher les lutteurs. Ne voulant pas voir le mal, ils prétendent qu'ils n'existe pas. Leur torpeur ne se dissipe que pour crier haro sur les pessimistes, les pourfendeurs de moulins à vent, les gens plus catholiques que le pape. Crier au loup, selon eux, c'est l'appeler.

Pourtant si nous voulons la paix, il faut nous préparer à la guerre. Si l'on veut épargner à notre pays les maux qui désolent le vieux monde, il faut repousser les premières attaques de l'ennemi. La Providence veut que nous fassions ici ce que la France a fait si longtemps en Europe et dans le monde entier: défendre et propager la vérité de l'Évangile. Dieu veut que nous soyons un peuple apôtre. — Nous extrayons ces lignes des *Mélanges religieux* de Tardivel, t. III, p. 40. On voit combien son ferme coup d'oeil élevait cet humble publiciste au-dessus des aveugles et des malfaiteurs de la politique.

En présence de ces maux dont il vient de dresser la formidable énumération, Tardivel recourt à la seule puissance qui puisse ici-bas les guérir; à la puissance unique, souveraine et infaillible des Pontifes Romains. Cette puissance est incarnée dans Léon XIII, le moins combatif des Papes, mais combatif

pourtant, car un Pape ne peut pas ne pas l'être. Pour marque ordinaire de sa pleine et entière soumission, Tardivel reproduit, invariablement, en tête de son journal, les actes du Pontife régnant. Encycliques, allocutions, brefs, lettres, rescrits, tout le Bullaire de Léon XIII se retrouve, à sa date, dans *la Vérité* de Québec. En présence de cette reproduction textuelle, étant donnée la précision de l'enseignement pontifical, il semble qu'il n'y aurait qu'à s'incliner. Mais les catholiques libéraux du Canada, comme les catholiques libéraux de tous les pays ne manquent jamais, par des exagérations voulues ou par des restrictions arbitraires, d'altérer les oracles de la Chaire du Prince des Apôtres. Tardivel est obligé, sans cesse et sans fin, de ramener ces traducteurs traîtres, à l'autorité du texte original et au sens obvie qu'il peut présenter. L'hérésie est comme le caméléon; en présence du soleil de Rome, elle se teint de toutes les couleurs qui cadrent avec ses passions ou ses fantaisies. Au risque de s'exposer aux horions des latitudinaires, Tardivel tient toujours ferme; il se cramponne à la vérité de l'enseignement pontifical. Au lieu de s'iriser, comme eux, de toutes les couleurs, plus modeste dans sa tenue, plus humble dans sa résolution, il se tient dans la simplicité évangélique: *Est, est; Non, non.*

Pour tirer de la parole pontificale, meilleur profit, il propose la chose la plus certainement voulue, la plus solennellement exigée de Léon XIII, l'union des catholiques, une ligue du bien public, un parti du centre, comme en Allemagne. "Les catholiques, dit-il, doivent s'entendre pour la défense de la vérité, de la justice, des grands intérêts de la religion, dans la sphère *politique*. Léon XIII demande avec instance cette union depuis longtemps. C'est une idée sur laquelle il revient souvent; il en montre à chaque instant l'urgence. Car le Pontife actuel, pas plus que son prédécesseur, ne veut séparer la religion des lois civiles, du gouvernement des peuples, du développement des sociétés, de la politique enfin. Loin de là, il demande aux catholiques, de mettre de côté les querelles de parti, de s'élever au-dessus des questions secondaires et de s'unir sur un terrain commun: la défense des droits de l'Eglise.

"On appellera cette union des catholiques le *parti catholique*,

si l'on veut; il n'y a rien d'odieux dans le mot parti, si on l'entend comme il doit être entendu. Ce ne doit pas être un parti de catholiques *contre d'autres catholiques*; mais bien la réorganisation de l'armée catholique, dans les rangs de laquelle doivent entrer tous les vrais soldats du Christ, tous les vrais lutteurs pour la cause du bien, tous les adversaires déclarés *des erreurs modernes*, tous ceux qui ont le courage de secouer la torpeur, tous les catholiques sincères et courageux.

“Ce n'est pas seulement le *droit* des catholiques de se concerter pour faire triompher les enseignements de l'Eglise dans la vie *sociale*; c'est leur *devoir* de le faire. C'est leur devoir parce que le Pape demande cette action *sociale* des catholiques. C'est le devoir parce que les circonstances actuelles l'exigent impérieusement. En face de l'unité maçonnique, en face de cette secte *puissante* qui fait *partout* une guerre *acharnée* à la vérité catholique, tantôt ouvertement, tantôt à la sourdine, en face des formidables assauts que l'immense armée du mal livre, dans *tous les pays*, au nom chrétien, les catholiques peuvent-ils se croiser les bras? Evidemment non. Pour repousser les attaques de l'ennemi, il faut l'union, il faut le groupement de toutes les forces. Une sortie par-ci par-là ne fera pas reculer l'armée hostile; il faut un mouvement d'ensemble; une résistance commune et bien nourrie.

“Le libéralisme, en éliminant Dieu de la vie sociale, a tué les Etats catholiques; mais s'il n'y a plus d'Etats catholiques, il y a des catholiques encore nombreux. Le Pape leur demande de s'unir, de se concerter dans une politique chrétienne, pour former dans chaque pays une influence favorable aux droits et aux intérêts catholiques. En se liguant pour le bien de l'Eglise et pour le bien de l'Etat, les catholiques de chaque pays entreprendront dans la politique du Saint-Siège; ils constitueront la force politique destinée à remplacer l'ancien système qui s'est écroulé. A tout prendre, c'est une reconstitution de la république chrétienne” (1).

Pour donner corps à cet enseignement, pour venir à une pratique immédiate, Tardivel avait proposé, aux catholiques du

(1) Mélanges religieux, t. 111, p. 53.

Canada, un appel en faveur du pouvoir temporel du Pontife romain. C'est une vérité absolument certaine que le Pape, dans le gouvernement de l'Eglise, a besoin d'une véritable indépendance. Il ne suffit même pas qu'il soit indépendant; il faut encore qu'il le paraisse d'une manière si évidente, que personne n'en puisse douter. Le pouvoir temporel avait été considéré par Charlemagne comme le gage et la marque de cette indépendance; il a duré mille ans, ce pouvoir; il vient d'être détruit, sous nos yeux par Victor-Emmanuel II et Napoléon III, le Ponce-Pilate de la Papauté. La nécessité de ce pouvoir temporel, tous les catholiques l'admettent en théorie; mais, depuis qu'il est détruit, non seulement les méchants triomphent et poussent la sape contre le pouvoir spirituel, mais les faibles, les égoïstes, les repus s'accrochent à cette ruine et ne voient pas que la subir, sans protester, c'est marcher à l'abîme. Léon XIII, personnellement si pacifique, il faut lui rendre cette justice, ne manqua jamais de sonner la cloche d'alarme, pour secouer les endormis et couvrir la voix des endormeurs. Instruit par sa propre expérience, blessé des limites et des injures imposées à son ministère, il voulait au moins essayer de briser ce cercle de Popilius qui l'enserrait dans ses lignes de feu. Cette persistance de Léon XIII pendant tout son pontificat, est un des traits caractéristiques de son histoire. Aux appels du Pape tous les catholiques devaient répondre, même les catholiques italiens, ceux-ci avec plus de mesure, ceux-là avec plus de force. Le Pape est le Père commun de tous les fidèles, tous doivent l'entourer d'un même amour et d'une égale affection. L'action n'est point impossible. Il y a, dans le monde, trois cents millions de catholiques; un soupir poussé par trois cents millions de poitrines doit produire un souffle capable de renverser tous les trônes.

Tardivel proposait donc que les deux millions du Canada fissent une pétition aux Chambres et que cette pétition, dûment discutée, noblement appuyée, fût envoyée à la Couronne d'Angleterre, avec prière de songer à l'intérêt public, dont l'indépendance du Pape est le meilleur garant.

L'affaire échoua, mais le 22 septembre 1875, les évêques de la province de Québec publient une pastorale collective, où ils ex-

posent magistralement l'autorité de l'Eglise, son indépendance, sa suprématie sur le pouvoir civil, toute la constitution divine de l'Eglise. En parlant de la dangereuse erreur du catholicisme libéral, ils disent : "Cette erreur tente de se glisser imperceptiblement dans les lieux les plus saints ; le libéralisme fascine les yeux les plus clairvoyants ; il empoisonne les coeurs les plus simples, pour peu que l'on chancelle dans la foi à l'autorité du Souverain Pontife.

"Les partisans de cette erreur subtile concentrent toutes leurs forces pour briser les liens qui unissent les peuples aux évêques et les évêques au Vicaire de Jésus-Christ. Ils applaudissent à l'autorité civile chaque fois qu'elle envahit le sanctuaire ; ils cherchent, par tous les moyens, à induire les fidèles à tolérer, ou à approuver les lois iniques. Ennemis d'autant plus dangereux que souvent même sans en avoir conscience, ils favorisent les doctrines les plus perverses, que Pie IX a si bien caractérisées en les appelant une *conciliation chimérique* de la vérité avec l'erreur.

"Le libéral catholique se rassure parce qu'il a encore certains principes catholiques, certaines pratiques de piété, un certain fonds de foi et d'attachement à l'Eglise ; mais il ferme soigneusement les yeux sur l'abîme creusé dans son coeur par l'erreur qui le dévore en silence. Il vante encore à tout venant ses convictions religieuses, et se fâche quand on l'avertit qu'il a des principes dangereux..."

La pastorale explique ensuite, d'après S. Thomas, ce que doit être la politique catholique et revendique avec force les droits des ministres de l'Eglise : "Des hommes qui veulent vous tromper, vous répètent que la religion n'a rien à voir avec la politique ; qu'il ne faut tenir aucun compte des principes religieux dans la discussion des affaires publiques ; que le clergé n'a des fonctions à remplir qu'à l'Eglise et à la sacristie ; et que le peuple doit, en politique, pratiquer l'indépendance morale. *Erreur monstrueuse* et malheur au pays où elle viendrait à prendre racine."

Cette pastorale avait été mise sous les yeux de Pie IX par l'évêque des Trois-Rivières ; Pie IX, par bref, l'avait revêtue de la plus haute approbation. "Nous nous sommes particuliè-

rement réjoui, dit le Pontife, du soin que vous prenez d'inculquer au peuple la sainte doctrine et de lui expliquer ce qui regarde la nature, la constitution, l'autorité, les droits de l'Eglise, dont on a coutume de pervertir très subtilement la notion pour tromper les fidèles; et nous avons dû louer le zèle avec lequel vous vous êtes efforcés de prémunir le même peuple contre les erreurs astucieuses du *catholicisme libéral*, d'autant plus dangereuses que, par une apparence *extérieure* de piété, elles trompent beaucoup d'hommes honnêtes, et que les portant à s'éloigner de la saine doctrine, nommément dans les questions qui, à première vue, semblent concerner plutôt le pouvoir civil que l'ecclésiastique, elles affaiblissent la foi, rompent l'unité, divisent les forces catholiques et fournissent une aide *très efficace* aux ennemis de l'Eglise, qui enseignent les mêmes erreurs quoique avec plus de développement et d'impudence et amènent insensiblement les esprits à partager leurs desseins pervers? Nous vous félicitons donc et nous souhaitons que vous travailliez à dévoiler leurs pièges et à instruire le peuple avec une semblable ardeur, un pareil discernement et avec cette concorde qui montre à tous notre charité mutuelle et prouve que chacun de vous ne pense, ne dit et n'enseigne qu'une seule et même chose."

La lettre des évêques et l'approbation du Pape constituaient deux actes à insérer dans le corps du droit canadien. Le libéralisme, si manifestement condamné, devait disparaître. Mais lorsque l'erreur se sent serrée de trop près et que la vérité catholique, proclamée haut, est sur le point de recevoir l'adhésion universelle, un libéral, un opportuniste est là pour réveiller des terreurs imaginaires et des appréciations gratuites touchant les actes de ces affreux ultramontains. Ici la manigance s'étala à ciel ouvert et triompha si facilement qu'il faut croire à quelque complicité secrète. Une pastorale collective de 1877 avait expliqué et déterminé l'application de la pastorale précédente. Les libéraux s'en emparèrent pour dire que la seconde détruisait la première et que, condamner le libéralisme, c'était se révolter contre l'épiscopat. Non, l'application d'une loi n'en peut pas détruire le principe, parce qu'elle rendrait alors inutile l'application elle-même. Il n'en fallut pas davantage pour

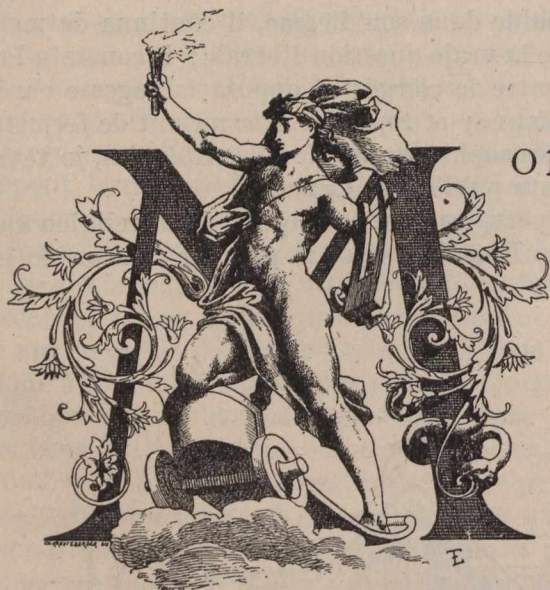
tomber à bras raccourcis sur Tardivel, ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal.

Mais lui imperturbable dans son flegme, il continua de mettre en relief le fond de la vraie question libérale; il constata les menaces produites contre le clergé; il opposa la sagesse chrétienne à la sagesse païenne; et répondit avec autant de fermeté que de calme, à tous les sophismes des feuilles libérales, je veux dire aux empoisonneurs publics du Canada.

Défenseur intègre, perspicace et courageux de la religion catholique et de l'Eglise Romaine, c'est le premier fleuron de la couronne de Tardivel.

Justin Fevre.





ONSEIGNEUR
JUSTIN FÈ-
VRE, protono-
taire apostoli-
que, nous prie
de poser aux lec-
teurs de la 'Revue
Canadienne,' les
deux questions
suivantes. —

Nous serons heureux de recevoir de promptes réponses, que nous puissions les lui transmettre avec le moindre retard possible.

1° Quels sont les noms d'auteurs et d'œuvres littéraires qui devraient trouver place durant les vingt-cinq dernières années de l'histoire littéraire du Canada?

2° Quel sont, dans leur succession chronologique, les événements qui, dans le même laps de temps, doivent former la trame de l'histoire ecclésiastique de la Nouvelle France ?